

Discours d'Etienne Nsanzimana, Président d'Ibuka France au Mémorial de la Shoah le 7 avril 2021.

Bonjour, Monsieur le Ministre de l'Éducation Nationale et de la jeunesse, Jean-Michel Blanquer

Excellence Monsieur l'Ambassadeur du Rwanda en France, François Xavier Ngarambe.

Bonjour, Anne Hidalgo, Maire de Paris.

Merci beaucoup Jacques Fredj, cher Jacques, de nous accueillir dans ces murs, dans lesquels au fil des années nous avons fini par nous sentir chez nous. Par des projets communs et par une vision commune de la transmission de l'histoire des génocides.

Nous sommes ici pour nous souvenir et nous recueillir. Arrêter tout, sortir du fracas de la vie et du tumulte de l'actualité. Penser à ce qui fut au Rwanda en avril 1994. Consacrer un moment en mémoire à ce million d'êtres humains emportés, par la chose la plus effroyable que l'être humain a créée : un projet d'extermination, un génocide.

C'était en avril 1994, lorsque les lieux de prière sont devenus des abattoirs à êtres humains. Lorsque les écoles, lieu du savoir et de la première socialisation sont devenues des mouvoirs. Des hommes d'église, des artistes reconnus, des notables comme des simples paysans se sont transformés en machines à tuer. Non, ils ne sont pas devenus des animaux comme parfois on se le dit pour se rassurer. Ils sont restés humains, terriblement humains. Car comme le dit l'artiste Gaël Faye dans un de ses poèmes qu'il a intitulé IBUKA : « Jamais les vautours ne décideront de rayer les aigles de la surface de la planète, il n'y a que l'homme pour avoir l'intelligence de cette folie ».

Je ne pouvais pas commencer ce mot en ignorant l'époque incertaine dans laquelle nous vivons, et dans laquelle les rescapés sont particulièrement fragilisés. Quand on pense aussi qu'ils sont obligés de vivre ces cérémonies chez eux isolés, c'est une souffrance supplémentaire que nous devons savoir gérer. Certains d'entre nous ont des proches qui ont vécu des drames en cette période de pandémie. Nos pensées vont aussi à eux en ce jour du souvenir.

« Le parfum de l'âme, c'est le souvenir, C'est la partie la plus délicate, la plus suave du cœur, qui se détache pour embrasser un autre cœur et le suivre partout. L'affection d'un absent n'est plus qu'un parfum, mais qu'il est doux ». a écrit Georges Sand.

C'est une chose bien particulière que d'être là, debout, d'exister lorsque vous savez au plus profond de vous-même et parfois par les marques toujours visibles sur votre corps, qu'un groupe d'individus un jour a élaboré un plan d'extermination dont vous faisiez l'objet. En disant cela, je sais dans quelle maison je me trouve et la résonance de ces paroles dans ces murs. Etre pourchassé jusqu'au dernier, pas pour des idées politiques ou pour un conflit de territoire. Mais parce que vous êtes mêmes, et d'effacer toute trace de vous, du vieillard qui était déjà au crépuscule de sa vie à l'enfant nouveau-né ou même à naître dans certains cas.

Selon les statistiques nationales au Rwanda, il y a eu 1.074.817 victimes et ils ont décompté 309.000 rescapés seulement.

Quand vous survivez à un génocide, votre vision du monde en est altérée, le rapport aux autres devient un apprentissage nouveau. Vous n'abordez pas tout de suite l'espace public comme les autres. Les objets du quotidien mettent du temps à redevenir des simples outils, un sifflet n'est plus un simple sifflet, mais un objet de malheur qui sert à rameuter les miliciens. Les outils agricoles sont devenus des engins de mort et il faut réapprendre à les voir sans tressaillir. L'aboïement d'un chien met du temps à redevenir un bruit banal, s'il le redevient un jour.

Tout ceci explique en partie pourquoi beaucoup de témoignages des rescapés commencent par cette phrase glaçante : « Le jour où ils nous ont tués... ».

Et pourtant, Mesdames et Messieurs, les femmes et les hommes qui ont survécu à ce mal absolu ont dû apprendre à revivre dans un monde complexe dans lequel ils ne partaient pas à pied d'égalité avec le reste de la société sur le plan psychologique et matériel. La marche était haute pour les rescapés. Il leur a fallu être créatifs et se réinventer une nouvelle normalité. Ils ont su tenir debout et donner leur pleine contribution à la reconstruction du pays.

Je veux évoquer la bravoure de certains voisins qui ont pris d'immenses risques pour permettre à certains d'entre nous de survivre. Pas seulement pour leur témoigner la reconnaissance qu'ils méritent, mais aussi pour prouver aux yeux du monde qu'un choix était possible. Que ce n'était pas inéluctable de se transformer en bourreau de son voisin et de toute sa famille, alors que la veille vous étiez peut-être au bar du coin avec lui. L'inversion des valeurs de la culture rwandaise n'était pas un fléau inexorable qui touchait tout le monde.

Enfin, beaucoup d'entre nous ne seraient pas là pour en parler si les militaires Inkotanyi n'avaient pas, au péril de leur vie, tenté l'impossible parfois en y laissant des jeunes combattants pour arracher des vies

précieuses aux miliciens assoiffés de sang. Notre reconnaissance est très grande.

Mesdames, Messieurs, les commémorations de cette année sont placées sous le double signe de la transmission et de la lutte contre le négationnisme.

Pour nous, ce sont les deux axes d'une même mission. Depuis plusieurs années Ibuka France, avec l'aide de ses partenaires participe à l'éducation des jeunes, à la tolérance et à une ouverture à autrui. Le génocide et le négationnisme, sont deux bêtes qui naissent ensemble mais l'un survit à l'autre. Car en effet s'il est élaboré pendant la conception même du projet génocidaire, il grandit avec lui pendant son accomplissement et il prospère après, en devenant protéiforme. Des aspects complotistes ou des pseudos propos qui cherchent à nuancer son ampleur ! La nuance et la mesure qui sont des vertus dans le débat public n'ont pourtant aucune place lorsqu'il s'agit de qualifier un génocide et d'en tirer les conséquences. Ce combat est le nôtre mais il vous appartient à vous tous.

Les mots qui ont servi à détruire, déshumaniser l'autre jusqu'à ce que le passage à l'acte ne soit plus appelé que « travail », peuvent aussi servir à dire le vrai, à apaiser, et à apporter un baume au cœur des rescapés. Mais pour cela il faut que ces mots soient prononcés. En prenant en compte, dans ce pays, la France, le travail des chercheurs, des journalistes, des historiens qui ne cessent de venir documenter et étayer ce que la plupart d'entre nous savaient déjà. Les rescapés n'ont pas beaucoup à apprendre de la plupart de ces textes. Ils le savent déjà. Ils l'ont vécu. Ils veulent que des actes forts soient posés et que des décisions soient prises de cette accumulation de savoir.

"Chaque vie est éphémère, mais puisqu'elle a été, elle est un fait éternel"

Vladimir Jankélévitch.

Je ne vais pas aborder d'autres sujets aujourd'hui. Je tenais juste à vous remercier d'être là. De nous accompagner chaque jour.

Merci beaucoup, et bonne journée des commémorations.